

## OLGA

*Reynald Altéma, MD*

Si embarrassante fut la nouvelle, un accroc au protocole diplomatique ou au décorum exigé de tout être humain qui se respecte. Une querelle entre deux amants devrait être reléguée à un potin et non pas faire la une d'un journal, surtout lorsqu'il s'agit d'officiels d'état. Pourtant il n'y avait pas d'équivoque, la parution du soir du quotidien, *Le Temps*, qui favorise les faits divers, rapporta, « L'ÉLÉGANTE PREMIÈRE SECRÉTAIRE DE NOTRE MISSION DIPLOMATIQUE AUX USA GIFLÉE PENDANT UNE RÉCEPTION À L'AMBASSADE ». Un titre qui coupe le souffle de la décence. Aussi révoltant qu'il fût, la prochaine phrase carillonna le glas de la bienséance, « Au cri de sale putain, un haut gradé de cette mission du nom de Jean-François Salaut (sic) a donné plusieurs gifles et un coup de pied à cette jeune demoiselle toujours coquette et affable... Il est une rumeur qu'elle était enceinte... » Ensuite pour conclure, « Monsieur Salaut étant le cousin du chef de la mission, y aura-t-il un suivi à ce honteux et fâcheux incident ou se fera-t-il un silence ou encore pire pour nous insulter, dira-t-on, 'l'enquête se poursuit' » ? Ce que le journal ne rapporta pas retient une importance majeure. La première secrétaire conversait avec notre limier connu, Henri Daniel ou simplement HD, invité par son ami, l'attaché militaire de l'ambassade, le capitaine Mathieu Dozile. HD terrassa l'agresseur. Celui-ci jouissait de l'immunité diplomatique, et pour éviter un scandale, on n'eut pas recours à la police locale.

HD ne pouvait pas comprendre l'acte de ce scélérat, jaloux ou pas. Certainement, comme célibataire sacré et coureur de jupons, il avait initié une menue conversation pour tenter sa chance. Tout de même, courroucé par cette effronterie barbare, il se donna la tâche d'étudier le cas de cette beauté créole. Son dossier dans les services de renseignements était plutôt mince, mais guidait vers une bonne piste. « Talentueuse, futée et ambitieuse. En tête de classe de sa promotion. Elle a brulé les étapes. D'origine humble, elle a toujours joué sur ses atouts féminins. Elle a la réputation de mangeuse d'hommes ». Celui de l'agresseur était encore plus court, « Playboy, violent lorsque ivre. Médiocre en compétence. » Les trois premiers adjectifs sur la demoiselle incitèrent sa curiosité. HD se mit au boulot pour tisser la biographie de la jeune femme. Il rédigea le récit suivant, basé sur ses interviews avec des proches et amis de celle-ci.

« La vie d'Olga Davinsky cristallise les particularités de son pays. Née hors du mariage, elle ne saurait porter le nom de son père. Sa mère était originaire de Miragoâne et de descendance polonaise et de « nèg mawon ». Du côté paternel, il n'y avait point de métissage. L'épiderme de son père, un juge, reluisait comme le bois d'ébène tandis que celle de sa mère adoucissait la vue dans sa ressemblance avec le caramel. La pigmentation d'Olga miroitait dans l'ombre ou la lumière le teint de tamarin. Ses yeux resplendissaient comme de jolies billes. Ses lèvres gourmandes, son menton avec une fossette et ses joues pleines, son nez court, dominaient sur cette surface majestueuse de visage chapeauté par un front lisse. Les sourcils broussailleux complétaient ce tableau d'esthétique tropicale. Une poitrine plantureuse mettait en exergue deux jumelles rondes comme des pamplemousses. Ses nattes de cheveux touffus tressés en dessin variable ravissaient. La vue postérieure révélait un séant bien angulé que les regards virils distinguaient comme une pièce maîtresse ou de résistance. Sa prestance passait outre mesure de sa petite taille. Malgré tout, ces cadeaux acquis dès la naissance ne sauraient combler un vide ressenti depuis belle lurette. Le statut social de sa maman l'avait toujours gênée.

En un sens, en regardant sa mère, elle voulait venger le destin qui lui avait joué un mauvais tour. En échange de fidélité à un amant, sa génitrice pataugeait dans le noir comme une vraie rengaine : elle broyait le noir, car elle portait le pot au noir pour ne récolter que le sort du chat noir. De petite taille, dotée de cheveux longs jusqu'à la ceinture, soyeux et noirs comme le charbon, de

hanches larges, la beauté de sa mère captivait les hommes dans sa jeunesse et ne tarissait pas beaucoup en vieillissant. Puisqu'elle n'avait qu'une scolarité limitée, elle ne pourrait devenir une dame de salon. Féconde, elle avait eu deux fils du même père, mort peu après la naissance du deuxième et deux autres ainsi qu'Olga avec le juge. Pour suppléer la maigre mensualité qu'elle recevait du père d'Olga, elle confectionnait des nappes et draps brodés aussi bien que des habits féminins. Contrairement à la pratique du temps pour les enfants illégitimes, le père d'Olga exigeait la scolarité. C'était un cadeau en or qui allait établir une grande différence dans sa vie. Ses demi-frères en revanche, comme leur mère, n'ont pas eu cette chance. Derechef, Olga excellait en classe dans toutes les matières. Tandis qu'elle jouissait d'une bonne relation avec sa mère, celle avec son père était plutôt aigre-douce. Loin de la choyer comme une fille à papa, néanmoins son père la comblait de cadeaux pour son anniversaire et les grandes fêtes de fin d'année. Sa fratrie et elle n'avaient point eu la vie facile. Elle avait décidé de chavirer le paradigme de pénurie financière. La plus vieille profession du monde l'attirait de fond, quitte à roder la forme.

Accident du hasard ou par dessein à cause d'une bravoure et d'un esprit curieux autant que rebelle ou plus probablement un mélange de tout cela, tout se liguaient comme un champ magnétique pour la pousser dans cette direction. Elle vivait à Carrefour, un faubourg de la capitale réputé pour ses bordels connus comme « makrèl » dans le vernaculaire, à ne pas confondre à une femme proxénète, une « maquerelle ». Sa maison avoisinait un tel établissement et la fenêtre de sa chambre s'ouvrait sur la cour de cet édifice. Curieuse, elle a eu le toupet de fouiller dans les encyclopédies de son oncle et parrain, un enseignant passionné de littérature, qui avait une bibliothèque bien garnie. Sa maison était en face de la sienne. Un jour en feuilletant l'encyclopédie, elle découvrit Nabokov et son œuvre majeure, « Lolita ». Un autre jour, elle parcourut à l'insu de son oncle quelques pages du chef-d'œuvre d'Alexis, « L'espace d'un cillement ». Cette histoire extraordinaire sise exactement à Carrefour dans un bordel l'avait stupéfiée. Après ces deux lectures, elle traversa le Rubicon et sa vie ne fut jamais la même.

Dès l'âge de seize ans, Olga passait beaucoup de temps devant le miroir, une fois qu'elle eut lu la description de Lolita de Nabokov et surtout l'évolution du terme pour désigner une jeune fille « aguicheuse ». Le son de cette locution l'avait plu, à l'instant même, comme un coup de foudre. La définition du terme ajoutait une cerise sur le gâteau et ainsi elle s'était donné la tâche de devenir une séductrice d'hommes en utilisant ses atouts physiques. Elle aimait la musique de Madonna et partageait son engouement pour « Material girl ». Certains concluraient, et elle ne le nierait pas, que cette combinaison de passion pour la volupté et l'attraction pour les espèces sonnantes et trébuchantes la plaçait dans la catégorie de femme fatale. En guise de réponse à une telle évidence, elle sourirait et offrirait une œillade tout en glissant légèrement les doigts sur sa hanche pour prononcer son galbe sensuel. Ensuite elle ferait de petits pas pour dévoiler une silhouette ondulante avec une grâce féline, telle l'embouchure du réel et de l'imaginaire. Cette provocation subtile imitait la réaction à la vue d'une carrosserie élégante pour l'envie d'une balade dans un cabriolet racé.

Olga se servait du miroir pour peaufiner son apparence et sa démarche. Son apprentissage ne faisait que débiter. À portée de main, se trouvait la bibliothèque de son oncle où elle lisait des romans pour jauger la mentalité d'héroïnes manipulatrices. Elle était friande de données sur les femmes qui avaient exercé une influence sur les hommes, Néfertiti, la reine de Saba, Cléopâtre et surtout Marie-Madeleine (Joutte) Lachenais. La légende de cette fameuse femme fatale de l'histoire du pays la fascinait. Lachenais avait maîtrisé le cachet féminin de cajoler les hommes d'une part, de les convaincre sans l'apparence de contrainte en utilisant habilement les outils disponibles uniquement chez les femmes. Ainsi elle avait capté et l'oreille et le cœur de Pétion.

Comme un parfait doublé, elle avait réédité la même influence sur Boyer. De toute évidence, Marie-Madeleine la pécheresse connaissait la formule pour obtenir une réponse à l'affirmative. Olga s'imaginait devenir une version moderne de cette dame. Moderne dans le sens d'un rôle visible, mais pas exclusivement axé sur un engagement passif, votif, moyennant une bonne dose de plaisir charnel. À portée d'oreille, les commérages de ses voisines, des dames de nuit qui habitaient dans les chambres du café, toujours en quête d'expérience libidineuse, se centraient sur leurs aventures aussi bien que sur les méthodes pour apprivoiser un client. Défiant les ordres de sa maman, elle marchait sur la pointe des pieds pour aller écouter ces dames, prélassées dans la cour, décrire dans des termes crus leurs us et coutumes. De surcroît, elle pouvait regarder les couples du bordel dans leurs danses aussi ludiques que lubriques pour enrichir sa connaissance du monde érotique. Olga s'était fixé d'obtenir la compétence pour utiliser ses outils à bon escient. Pour ce, elle cherchait de long en large les instructions offertes par les expertes dans cet art en s'informant sur la gent féminine et masculine participant activement dans le domaine de l'érotisme. Telle une salade de fruits, ce menu regorgeait de confessions des Geishas du Japon, des maquereaux de tout acabit, des témoignages de « call girls » des États-Unis, des opératrices de bordel et elle parcourait des blogs pour apprendre les techniques de maîtrise des différents muscles des orifices de l'hédonisme. Elle voulait acquérir la matière grise pour capter les esprits et le tonus pour satisfaire les bas instincts des futurs Jules pour les envouter à sa guise. Telle une bouteille de parfum de haut de gamme bien ornementée, le panache de ce service complet vaudrait son pesant d'or. Elle était une jolie nana, et elle le savait. Elle ne voulait surtout pas finir comme sa mère demeurée la maîtresse d'un juge aisé, mais démunie à la fin.

En cachette, elle se satisfaisait pour atteindre l'orgasme. Ainsi, elle explorait les points sensibles de son corps. Elle pratiquait les mille et une façons de lécher une sucette ou une figue-banane. Les muscles de son pubis avaient obtenu une aisance remarquable de contraction volontaire. Une fois convaincue de ses compétences, Olga se lança de plein gaz dans le métier, mais selon ses propres règles. Un homme qui montra un intérêt à son égard devra d'abord payer les frais d'un achat. Au fil du temps, cette condition préalable se changea en achats compulsifs : robes, souliers, bijoux avant de goûter à la saveur de sa rose humide. « Goûter, c'est l'adopter ». Cette simple phrase récapitulait son *modus vivendi*. En effet, sa langue avait la propension de bagout pour griser l'esprit et l'essor sensuel pour exciter toute chair frôlée. Au début, le siège arrière d'une voiture suffisait pour un ébat sexuel. Le lieu changea au fur et à mesure. La qualité de la clientèle s'améliora aussi. Ayant quitté son bas quartier pour un environnement huppé dans un appartement attrayant, elle profita de ses nouveaux contacts pour obtenir des emplois pour sa fratrie et améliorer la condition de vie de sa mère. Contrairement à sa vie précédente de disette, maintenant elle se trouvait dans l'aisance. D'un simple acte furtif mais très enivrant, elle avait transformé ses sessions en prestation professionnelle.

Une séance avec Olga rivalise avec un buffet scandinave en vertu de la variété sensuelle offerte. Dans une chemise de nuit très transparente et généreuse, sans soutien-gorge, mais munie d'un tonga aussi mince qu'un fil, elle annonce la donne. Pour amorcer la session, elle aime imiter les danses lubriques qu'elle regardait autrefois. Cette activité ne laisse aucune distance entre les deux bassins, mais demande un frottement continu comme véritable prélude. Les rotations des hanches harmonisent avec les baisers qu'elle sème avec aplomb sur les lèvres, l'encolure, le téton. Ensuite, elle déshabille son partenaire en touchant stratégiquement les testicules, le pénis pour les caresser gentiment et en crescendo en alternant la main avec la langue, allant de piano à trémolo ou de lento à presto tout en flattant l'homme pour le faire sentir important et viril, et ce, pendant

toute la durée. Elle entretient une prédilection pour les différentes positions pour le coït et inclue un massage tantrique du corps pour raviver les muscles et amadouer l'âme.

Son succès était devenu son talon d'Achilles. Les Jules qui avaient goûté à la saveur de sa pomme s'en raffolaient et ne pouvaient s'en passer. Devenue victime de la belle réputation de ses performances, de temps à autre elle tombait victime aux mains de clients jaloux. Sa nymphomanie ne connaissait d'égale que sa cupidité. Malheureusement pour une femme, les Jules ont tendance à être possessifs et malgré ses aptitudes cérébrales, les agressions physiques ou verbales de la part des amants généreux devenus éconduits s'avéraient fréquentes. Dans le système machiste de rigueur, une femme de talents a peu de chance de gravir les échelons sans un parrain, et ce fut le cas d'Olga qui participait à une relation sexuelle avec ce salaud monsieur Salaut ».

L'ascension d'Olga, fulgurante certes, ressemblait à la trajectoire d'un cerf-volant sujet aux caprices du vent, tantôt en montée, en position stable, pour ensuite tomber en chute libre sans préavis. Cependant à sa proue existait son habileté à toucher les points sensibles d'une situation sinon d'un individu. Une habileté à fleur de peau qu'on ne saurait ignorer. Une habileté prête à monter à la surface même de façon impromptue. C'est ce qui s'est produit lorsque six mois plus tard, retournée au pays au Ministère des Affaires Étrangères, elle eut à rédiger et à présenter une réponse pour le titulaire, tombé malade, en vue d'une prise de position devant le CORE groupe au sujet des gangs dans le pays.

*Le célèbre récit du lion et de la brebis, retient une importance particulière de ce côté de l'Atlantique, car nous le vivons dans notre quotidien et il sert de fond dans toute analyse de l'évolution de la situation grave de notre pays. Nul ne peut offrir un désaccord avec l'opinion que la solution demande une punition louverturienne et non une approche timide à la realpolitik. Le récit sensible devra plutôt accentuer la force époustouflante d'un gorille de 800 livres qui soumet un âne qui une fois a eu l'audace de dire non. Non à la chaîne qui nouait nos cous et nos pieds pendant des siècles. L'accès aux armes puissantes, défendues aux civils dans les sociétés qui les produisent en Amérique du Nord, est très disponible depuis quelques années aux gangs ! Tandis que les forces de l'ordre subissent un embargo qui les empêche ce même accès. Alors qui peut protéger la population haïtienne ? Qui veut protéger la population haïtienne ? Que veut dire l'expression « pays amis » ? Un vrai ami vous laisse-t-il sombrer sans vous offrir un canot de sauvetage ? Pourquoi décrier la vente libre des armes d'assaut sur son territoire mais tolérer leur export par le marché noir vers nos côtes ? Est-ce que l'optique d'un enfant victime des balles d'un gangster chez nous soulève la même révolte que l'image d'un petit, fauché par une bombe en Ukraine ? Est-ce qu'on accepterait le règne des gangsters en Amérique du Nord ou en Europe ? Malgré l'impression de certains, il existe assez de patriotes capables et disposés à combattre le chaos, le cauchemar déferlé sur notre population. Un pays ami serait de notre côté à identifier et organiser ces patriotes pour nous libérer. Un tel concours serait bienvenu. Je vous remercie d'avance si tel est l'intention sous-jacente.*

Olga énonça ce texte avec la conviction d'une combattante, le magistère d'une enseignante, l'assurance de politique conséquente, le souci de cadre administrative, la parure d'une diva dans une robe écarlate avec une coupe généreuse à la poitrine. Cette symbiose illustre sa perspicacité et sa subtile astuce pour convaincre l'ouïe du public et amorcer une séduction de visu. Cette séduction ciblait une audience particulière, celle du César local, connu pour son appréciation de la chair jeune et ingambe qui suivait la présentation avec ses yeux rivés sur cette femme fascinante. Sa présence à côté de ce César peu de temps plus tard dans une cérémonie officielle n'étonna personne. Sa libre entrée à sa chambre d'hôtel en voyage ou sa chambre à son logement n'incita pas de sourcils plissés ou d'yeux écarquillés, une nouvelle réalité dans l'espace d'un cillement. Si par hasard une mauvaise langue se déliait et osait dire que sa vie ressemblait à celle de Lachenais, elle répondrait avec aplomb et presque sur ton ne tolérant pas de réplique, « Lachenais la méconnue ! Elle avait sacrifié sa vie pour servir deux hommes qui ne l'ont pas honorée par le mariage. Matière à réflexion, si Boyer l'avait écoutée pendant les négociations de notre dette avec les Français, peut-être que nous n'aurions pas été pas dans le pétrin qu'il nous avait légué » ! Aucune réponse à une telle supposition n'existe, que je sache...